



REVUE DE PRESSE

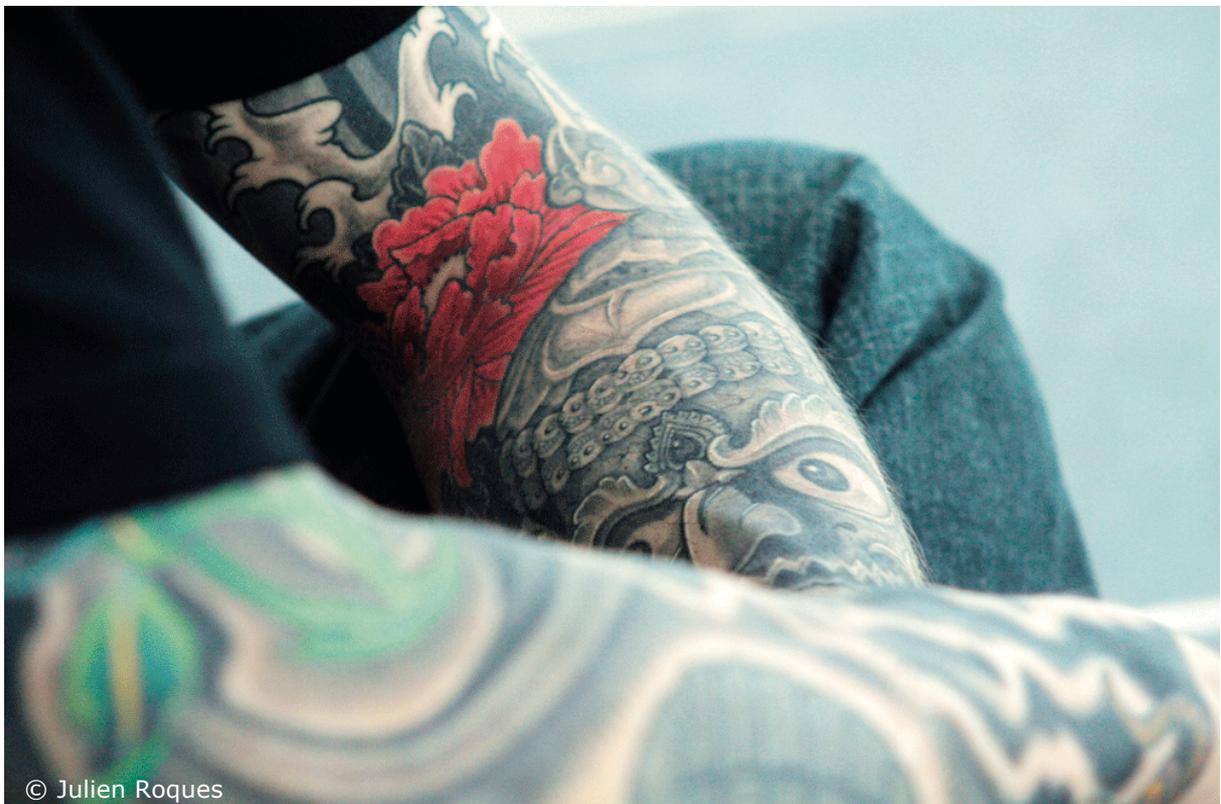
Dans le cadre du **festival Novart 2015**



Lorenzaccio

Texte **Alfred de Musset**

Mise en scène **Catherine Marnas**



© Julien Roques

Une tribune à Bordeaux : “Lorenzaccio” de Musset



Lorenzaccio (@Pierre Gorsbois)

Seule création d’envergure au cœur de Novart, festival aux esthétiques bigarrées, “Lorenzaccio” de Musset mis en scène par la directrice du Centre Dramatique National de Bordeaux, Catherine Marnas, porte haut une certaine idée du théâtre politique.

Asséchée, si on peut dire, de son romantisme débordant, cette version écourtée de la pièce (seulement deux heures), vise à l’efficacité, à bien entendre le fond du propos de Musset. Pour cela, Catherine Marnas revient à un théâtre moderne, qui tire le sens, le théâtralise et le met en scène. Un plateau scindé en deux dans sa largeur par une estrade bordée d’un vaste rideau en lames de plastiques transparentes. Tout ou presque se joue en avant-scène avec, parfois, des voix, des ombres, jaillissantes de derrière le rideau, comme provenant des limbes, paroles de déjà défunts de cette pièce hantée par la mort.

Le monde devenu théâtre

Avec *Lorenzaccio*, Catherine Marnas donne à voir le monde devenu théâtre. Le sol jonché des confettis accumulés des fêtes florentines dans lesquelles Lorenzo déploie son ambivalence évoque tour à tour les pavés foulés de fin de manif cégétiste ou de techno parade. A l’aune de ce décor où tout est donné à voir, la direction d’acteur presque expressionniste dit à quel point nous sommes au théâtre et que le théâtre tel qu’on nous le donne à voir ici est aussi celui qui se joue aujourd’hui au quotidien dans les médias et sur la scène politique. Et encore, le trait n’est pas trop gros.

Vincent Dissez, remarquable Lorenzo

Marnas joue habilement de son outil pour révéler sa crainte du monde tel qu’il va. Au cœur de cette distribution où chaque acteur semble guidé par son personnage, marionnette d’un jeu qui le dépasse, *Lorenzaccio*, aérien, magnifique, traverse Florence et ses turpitudes porté par la conscience du juste. Vincent Dissez, remarquable Lorenzo, apporte au spectacle son supplément d’espoir alors que le constat que dresse Catherine Marnas sur le monde à travers cette fable d’hier semble désespéré tant il remet en scène, comme un éternel recommencement, les mêmes erreurs de l’histoire.

Mettre en scène cette pièce majeure du répertoire sur la déliquescence du monde incarnée dans toutes ses contradictions par son personnage éponyme en ouverture de saison, dans cette bonne ville de Bordeaux, gentiment mais justement surnommée la belle endormie et où l'esprit français est porté à sa quintessence, est déjà un acte politique fort en soi. Avec cette petite pépite anachronique mais savoureuse où l'on apprendra que Les Républicains sont des lâches. Musset le disait.

Hervé Pons

***Lorenzaccio*, Alfred de Musset, Mise en scène Catherine Marnas.**

Jusqu'au 22 octobre – [Théâtre National de Bordeaux Aquitaine](#). Festival [Novart](#).

« Musset, en pétales de sang ... impur ! »

L'action se déroule à Florence en 1537, sous le règne d'un Cardinal machiavélique, Alexandre de Médicis. Pour libérer la cité du tyran, un jeune homme, Lorenzo, tout à la fois tourmenté, intrépide et fragile, capable de se vautrer avec délices dans les pires turpitudes tout en conservant une âme innocente et emplie d'idéal, projette de tuer Alexandre.

Voilà l'histoire ... pourtant pas si simple ... sauf si l'on ajoute ces quelques mots du héros qui feront de cette pièce résonner tout simplement la vie, aujourd'hui ... « Je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer blanc » : cette réflexion acerbe et douloureuse de Lorenzo sur l'inanité de toute action politique résonne singulièrement aujourd'hui. Jeunesse déçue, désenchantement des citoyens, crise économique, monde politique vulgaire et cynique, tendances réactionnaires...

Mais prenons le temps d'écouter **Catherine Marnas** et de comprendre le sens de son travail, remarquable, servi par une brillante équipe de comédiens dont certains ne nous sont pas inconnus.

« Ce qui m'attire dans cette pièce est en quelque sorte plus obscur, plus ténu : une sorte d'intuition, un écho à la fois poétique et philosophique ; Lorenzo, comme une métaphore de notre inquiétude, est à l'affût d'une rumeur lointaine, rumeur du futur dont on ne sait s'il s'agit d'un grondement d'apocalypse annoncée : thèse la plus partagée et que l'on a tous plus ou moins intégrée (catastrophe écologique, démographique, nucléaire...), peur qui paralyse et amène la dépression ... Il y a des similitudes troublantes entre l'époque Louis Philpparde et la nôtre, doublées bien sûr par les préoccupations plus individuelles, plus narcissiques de Lorenzo-Musset et sa difficulté à vivre. De la même manière que Musset avait envie de parler de son temps, c'est du nôtre dont je veux parler »

La salle Vitez affichait « COMPLET » hier soir et bruissait de lycéens nombreux, curieux, anxieux pour quelques-uns qui eussent préféré une partie de foot ... Ils ont pris une belle leçon d'histoire sur la Renaissance Italienne ... et qui sait, retrouver une part d'eux-mêmes dans Lorenzo qui se vautre avec délice dans la turpitude avec un éternel regard d'enfant fiévreux ... Dès l'entrée dans la salle, le comédien sur le plateau surdimensionné rehaussé d'un praticable de fond tendu de bandes étroites de PVC comme un rideau de brouillard, arpente la scène enroulé dans un peignoir étriqué, feignant de nous ignorer pour mieux se concentrer, peut-être ... L'exercice n'est pas si facile !

On est dans l'ombre ... le peignoir glisse et soudain les sons jaillissent, les fusées fusent, les masques tombent, le grand lustre (à la Garcia) étincelle comme en Italie, et Lorenzaccio (**Vincent Dissez** – étonnant -) devient un autre , un grand vert long et maigre rythmé de soubresauts détonants sous une pluie de pétales de sang ... plongeant dans un univers de turpitudes dont Florence a le secret ... Et c'est Musset, lui qui rêvait Shakespeare. Les effets spéciaux et les notes hard rock qui interviennent au long du spectacle montrent efficacement derrière ce rideau de plastique où les corps s'agitent la débauche de l'aristocratie florentine ... Nous voilà projetés dans le drame ... qui se jouera aussi, plus bas, dans l'autre vie vautrée dans les coussins fleuris d'un canapé surdimensionné ...

Lorenzo, le libertin flétri par les quolibets et les mépris du peuple, cruel et douloureux attire Alexandre (**Julien Duval**) à une dernière infamie : au lieu de lui livrer Catherine (Catherine Pietri), dans le palais de sa mère, il le tue. Mais il a beau avertir dès la veille les partisans de la liberté, ces marchands se laissent escamoter la république ... Derrière ces jeux de dupes, ces chairs contrariées ou chacun épie l'autre, la Marquise (

Bénédicte Simon – si fragile -) qui se confesse au Cardinal, son hypocrite beau-frère (**Frédéric Constant**) n'échappe pas à la douleur des Strozzi tellement incarnée par le père (Franck Manzoni) ... La scène de l'entretien avec Lorenzo est un morceau de bravoure ... captivant.

Catherine Marnas a su tailler à grands coups de sécateur bien aiguisé, avec tout ce que cela comportait de risques, dans la luxuriance verbale de l'auteur et ses huit comédiens talentueux et multiples ont relevé un défi pas si facile que les spectateurs, debout pour la plupart, ont ponctué de brûlants applaudissements ...
La saison commence FORT dans notre Théâtre National ... Super !

[Jean-Pierre Terracol](#)

FROGGY DELIGHT – 18 OCTOBRE 2015



Drame de Alfred de Musset, mise en scène de Catherine Marnas, avec Frédéric Constant, Vincent Dissez, Julien Duval, Zoé Gauchet, Franck Manzoni, Catherine Pietri, Yacine Sif El Islam et Bénédicte Simon.

Le "Lorenzaccio" de Catherine Marnas commence par un déluge de pétales rouge sang pour Lorenzo au cœur du carnaval, qui "jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre".

Mise en exergue, cette citation du texte, résume en effet à elle seule à la fois le caractère du jeune Lorenzo de Médicis, tout comme son geste (l'assassinat de son cousin Alexandre de Médicis, duc de Florence) quasiment désespéré, qu'il met toute la pièce à préméditer, ultime tentative pour changer la donne d'une république dominée par la débauche et la corruption.

Pièce réputée "inmontable" en raison de sa longueur, de ses multiples changements de décor et de son grand nombre de personnage (plus de 80), "Lorenzaccio" écrite au départ pour être lue (ce que Musset appelle "spectacle pour un fauteuil") et qui ne sera jouée que bien des années plus tard, est toujours un formidable défi pour un metteur en scène.

Catherine Marnas qui dirige le Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine (TnBA), a choisi comme maître mot pour sa saison de "provoquer". C'est le cas avec cette version résolument moderne et qui dépote.

La première apparition du jeune Lorenzo nous le montre, perruque blonde, tee-shirt noir, pantalon moulant vert pomme, faisant du air guitar sur la musique de Daft Punk et prenant des poses de rock star. Ses côtés capricieux, enfantin et impatient sont mis en avant avec ce chien fou qui vit les choses avec frénésie.

Ses côtés obscurs qui apparaîtront au cours de la pièce le rapprochent d'Hamlet. Quant à Alexandre de Médicis, c'est un jeune loup en costume-cravate, plus près du chef

FROGGY DELIGHT – 18 OCTOBRE 2015

d'entreprise que d'un duc florentin.

Il n'en demeure pas moins que la pièce de jeunesse d'Alfred de Musset (écrite en 1833, à 23 ans) prend dans cette mise en scène tout son sens et une résonance particulièrement grande, reflétant à plusieurs siècles d'écart, le même désenchantement d'une génération, ses interrogations sur la politique et l'engagement citoyen.

Provocant certes mais surtout terriblement actuel, avec ce spectacle, Catherine Marnas réussit son pari : on en sort abasourdi. Et le spectateur est indéniablement interpellé, ce "Lorenzaccio" suscitant en lui une vraie réflexion.

Dans une scénographie dominée par le rouge, où deux plans se superposent (le second servant à montrer les gens du dehors derrière un rideau translucide), Catherine Marnas (avec Cécile Léna) accentue le côté baroque et décadent dans un spectacle généreux filant à cent à l'heure dont on ne voit pas passer les deux heures vingt. Elle sait indéniablement faire bouger ses acteurs et confère à sa distribution une vraie énergie.

Les comédiens qui se partagent à huit des dizaines de personnages, passent d'un rôle à un autre avec une belle aisance dans cet exaltant jeu de massacre.

Vincent Dissez est un Lorenzo surprenant et atypique d'une admirable complexité qui nous tient en haleine du début à la fin. Frédéric Constant passe du Cardinal Cibo à Salviati avec beaucoup d'élégance et d'ironie. Julien Duval exprime bien l'arrogance du duc.

Zoé Gauchet est une convaincante Louise Strozzi. Franck Manzoni apporte beaucoup de force et d'émotion au personnage de Philippe Strozzi avec une composition éloquente.

Catherine Pietri montre une présence énigmatique et passe merveilleusement de Catherine au peintre Tebaldeo. Yacine Sif El Islam (Pierre Strozzi) est une vraie révélation et montre un bel engagement. Enfin, Bénédicte Simon est une parfaite Marquise Cibo.

A la fin, Alexandre mort, C'est le jeune Côme de Médicis, parent du duc qui reprendra la suite dans un perpétuel recommencement sans aucune autre possibilité de changement. Le geste de Lorenzaccio aura été vain. Le carnaval reprend. Et c'est une pluie de paillettes qui tombe. Comme pour endormir le peuple une nouvelle fois.

Nicolas Arnstam

FRANCE INTER – 19 OCTOBRE 2015
STÉPHANE CAPRON /

<http://www.franceinter.fr/player/reecouter?play=1173523>



THÉÂTRE

Musset entre humanisme et pessimisme

À Bordeaux, Catherine Marnas monte *Lorenzaccio* en écho avec la situation politique actuelle.

Lorenzaccio est une pièce désespérée, écrite en 1834 par un jeune homme de vingt-quatre ans. Un drame en cinq actes, situé dans la Florence de 1537, qui met en scène l'impossibilité de la révolution. Lorenzo de Médicis est un débauché épris d'idéal. Il projette d'assassiner son cousin le duc Alexandre de Médicis, tyran de Florence, vautre dans le sexe, la violence et la corruption. Il parvient à ses fins, mais les habitants de la ville le tuent et préfèrent se soumettre en confiant le pouvoir à Cosme de Médicis. Tout va recommencer. L'acte héroïque n'aura servi à rien. C'est avec un grand pessimisme qu'Alfred de Musset, en pleine période romantique, regarde la révolution avortée juillet 1830 et la soumission de la bourgeoisie à Louis-Philippe. Conformément à son idée du *Spectacle dans un fauteuil*, il a écrit une pièce à lire chez soi, les quatre-vingts personnages rendant impossible une représentation fidèle. Le rôle de Lorenzaccio a été créé en 1896 par Sarah Bernhardt, en travesti.

Futile et jouisseur, sombre et révolté

Le travestissement est très présent dans la version qu'en donne Catherine Marnas.

Vincent Dissez, coiffé d'une perruque blonde qu'il range négligemment dans la poche arrière de son jean, est un Lorenzaccio résolument double : futile et jouisseur côté pile, sombre et révolté côté face. La plupart des scènes se passent dans la pénombre, dans le secret des chambres, hors des lieux de débat politique, tout n'est que mensonge, hypocrisie et complot. Dans un souci de clarté, la directrice du Théâtre national Bordeaux-Aquitaine a énormément coupé et écrit une partition pour huit acteurs qui jouent aussi bien les rôles principaux que les silhouettes masquées et costumées évoluant derrière un rideau opaque, amenant une dimension cinématographique. Un solide travail dramaturgique fait entendre les enjeux d'une pièce qui résonne avec notre présent, la crise économique, la perte de confiance dans l'action politique et la torpeur généralisées. Mais Catherine Marnas s'est laissé piéger par une scénographie séduisante, des couleurs tape-à-l'œil et une musique techno qui noient toute la première partie du spectacle. Les choses s'arrangent heureusement quand la pièce s'enfonce dans la noirceur. Vincent Dissez, libéré des gadgets de mise en scène, peut enfin éprouver son talent, interprétant un Lorenzaccio torturé qui n'est pas sans rappeler Hamlet. Dommage que les autres comédiens ne soient pas toujours au diapason.

SOPHIE JOUBERT

Jusqu'au 23 octobre, puis en tournée jusqu'en juin 2016. Rés. : 05 56 33 36 80.

POINT DE VUE

Indigné toujours

« LORENZACCIO »/THÉÂTRE

La folie des grandeurs, la folie du pouvoir absolu, la folie des hommes, la folie pure. Pur comme l'idéal de Lorenzo de Médicis. Incarné avec fièvre par Frédéric Dissez, qui explore toutes les ambivalences du personnage de Musset, Lorenzaccio imagine le geste ultime, le seul qui donnera un sens à sa vie, lui qui est revenu de tout et surtout des hommes : tuer son frère de débauche, son cousin tyrannique Alexandre de Médicis.

Cette adaptation par Catherine Marnas de la célèbre pièce de Musset, qui fut très peu montée et surtout après la mort de son auteur, est troublante par son actualité, résonnant en nous avec la force de la fatalité. Si elle a raccourci une bonne partie du texte, resserrant l'action et la distribution, elle en a cependant gardé tout le goût, avec toute l'amertume et toute la vitalité robotique de cette langue que l'on redécouvre tellement contemporaine. Faut-il lutter ? Pourquoi ? Pour qui ? Tuer le despote va-t-il profiter au peuple ? Rien n'est moins sûr.

« Je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre », répète Lorenzaccio. Rude pari qui verra la pièce retomber du mauvais côté pour le héros romantique, dandy décadent et pourtant plein d'espoir. Son courage suicidaire lancé à la face des lâches et des pires manipulateurs emporte le public avec lui, sur ce grand canapé pourpre où tout se joue. Avec un talent fou. Il ne faut pas manquer ce rendez-vous avec un indigné éternel.

Céline Musseau

Depuis la semaine dernière et jusqu'au 22 octobre au TNBA, salle Vitez à Bordeaux, dans le cadre de Novart.
05 56 33 36 60 ou www.tnba.org

Théâtre du blog

Le Festival Nov'Arts à Bordeaux:

La douzième édition de ce festival de trois semaines, dont nous vous reparlerons, est dirigé par Sylvie Violan. Il comprend quelque trente propositions à la fois nationales, régionales voire étrangères de théâtre, de danse, de cirque mais aussi d'arts plastiques. Dans une sorte de patchwork artistique.

Mais en 2016, dit Alain Juppé, « Le festival sera coproduit avec la ville de Saint-Médard-en-Jalles pour installer un nouveau festival international, et participer ainsi à la construction de l'identité métropolitaine, et contribuer à son rayonnement national et européen. »

Lorenzaccio d'Alfred de Musset, mise en scène de Catherine Marnas



Ce drame en cinq actes, publié en 1834 dans le premier tome d'*Un Spectacle dans un fauteuil*, fut écrit par Alfred de Musset à 23 ans, et inspiré *Une conspiration en 1537* de George Sand qui lui en avait confié le manuscrit. L'action se déroule effectivement à Florence à cette même époque. Lorenzo de Médicis, dix-neuf ans, se voue à la restauration de la République. Mais son lointain cousin, le très dangereux et cynique duc Alexandre de Médicis règne à Florence en tyran, avec l'appui de Charles-Quint et du pape...Lorenzo deviendra vite son familier et son compagnon de débauche. Comme le dit Paul de Musset, il lui sert d'entremetteur près des femmes tant religieuses que laïques.

THÉÂTRE DU BLOG – 12 OCTOBRE 2015

Les Florentins l'appellent Lorenzaccio, prénom au suffixe méprisant. Il est aussi cynique que blasé : « Ce que vous nous dites là est parfaitement vrai, et parfaitement faux comme tout au monde ». Corrompu et pervers, c'est aussi un idéaliste courageux inspiré par Brutus, le héros romain qu'il admire. Pour libérer Florence d'Alexandre et rompre avec l'immobilisme politique, il se veut être le sauveur de la République de Florence, et éliminer Alexandre, puisque les grandes familles de la ville, soumises et lâches, ne font rien.

Lorenzo réussira à tuer Alexandre mais son acte n'aura aucune suite et la République ne sera pas rétablie. Ce meurtre le laisse très amer, encore plus nihiliste que jamais, et finalement déçu quant à l'influence d'un homme seul comme lui face à une classe politique bien en place. Vieux refrain ! « Je jette, dit-il, à pile ou face le sort de l'humanité sur la tombe d'Alexandre ». Et quelques jours après avoir tué le Duc, il se laissera finalement assassiner après avoir appris la mort de sa mère. Mais, seul espoir possible, son geste désespéré et suicidaire aura (peut-être?) valeur d'exemple : il y aura un avant Lorenzo et un après Lorenzo ! Vidé de son acte, Lorenzaccio se trouve vidé de lui-même, écrivait le philosophe Gabriel Marcel en 1945, et il n'existe plus, puisqu'il n'a plus envie d'exister. On vous épargnera les méandres de ce scénario assez passionnant mais très compliqué avec nombre d'intrigues parallèles.

La situation que connaît la ville de Florence a des points communs avec l'époque de Louis-Philippe et l'échec de la révolution de juillet 1830. « J'ai plongé, j'ai vu les gens tels qu'ils sont » dit son double Alfred de Musset. Jeunesse déçue, crise économique sévère, appauvrissement généralisé mais aussi puissance des financiers et richesse flamboyante et vulgaire de quelques-uns. Bref, l'histoire bégaye une fois de plus, et la nôtre a aussi des points communs avec ces deux situations politiques, comme si on n'arrivait pas à modifier le présent pour accéder plus de démocratie et de justice. Il y a déjà chez le Lorenzo d'Alfred de Musset un siècle avant, des accents de personnage de Jean-Paul Sartre ou d'Albert Camus qui écrivait dans ses *Carnets* : « Vertige de se perdre et de tout nier, de ne ressembler à rien, de briser à jamais ce qui nous définit, d'offrir à ce présent la solitude et le néant, de retrouver une plate-forme unique où les destins peuvent se recommencer ».

Lorenzaccio ne fut pas joué du vivant d'Alfred de Musset. Mais en 1863, son frère Paul en fit une adaptation pour le théâtre de l'Odéon, que la censure impériale refusa au motif : « La discussion du droit d'assassiner un souverain dont les crimes et les iniquités crient vengeance, le meurtre même du prince par un de ses parents, type de dégradation et d'abrutissement, paraissent un spectacle dangereux à montrer au public ». En 1896, première de ce drame avec Sarah Bernhardt qui joue Lorenzo, et le rôle sera ensuite repris par d'autres actrices, dont Renée Falconetti, (la Jeanne d'Arc de Dreyer), avant d'être enfin joué par un homme: Jean Marchat en 1933 au Grand Théâtre de... Bordeaux.

THÉÂTRE DU BLOG – 12 OCTOBRE 2015

Cette pièce longue, à l'intrigue compliquée et difficile à monter, a pourtant et justement fasciné, par l'intelligence de ses thèmes, nombre de metteurs en scène, comme Gaston Baty qui, en 1945, confia de nouveau le personnage de Lorenzo à une actrice : Marguerite Jamois. Puis Gérard Philipe en joua le rôle-titre et la mit en scène au festival d'Avignon 1952. S'emparèrent entre autres de ce drame romantique : Franco Zeffirelli, Georges Lavaudant avec Philippe Léotard, Otomar Krejca avec la troupe du mythique Za Branou tchèque. Mais les cinq actes semblent n'avoir jamais été joués intégralement : il y faudrait une bonne dizaine d'heures, et de très nombreux comédiens et figurants... Catherine Marnas qui dirige depuis presque deux ans le Théâtre national de Bordeaux s'est à son tour lancée dans l'aventure. Avec beaucoup de générosité dans cette proposition, et un parti-pris intelligent: casser les codes et faire bouger les lignes pseudo-historiques de la pièce.

Sur la très grande scène du Théâtre Antoine Vitez, autrefois auditorium du Conservatoire, plus de décors ni de costumes suggérant la Florence du XVIème siècle, sinon par allusions. Juste une haute bande de tissu rouge à la verticale, et un long praticable muni de quelques marches côté cour et côté jardin, mais trop éclairé, de sorte que cela pollue visuellement la scène, et que l'on ne discerne pas toujours bien le visage des comédiens. Enfin c'est facilement réparable.

Derrière un rideau à lamelles plastiques translucides comme on en voit dans les dépôts de marchandises : c'est une belle idée, puisque l'on devine derrière ce rideau certaines de scène violentes et/ou érotiques. Il y a aussi un grand canapé à gros coussins de huit places, endroit idéal pour les scènes plus intimes... Musique rock, jets de pétales rouges un peu partout sur le plateau. Lorenzo est en collant vert fluo, les autres personnages en costumes contemporains, augmentés de quelques détails/citations de vêtements civils ou religieux. Ainsi, le cardinal est en complet noir avec juste une petite cape rouge, et la marquise, en slip, soutien-gorge et bas noirs. Pourquoi pas? Mais, désolé, ces anachronismes sont un peu faciles et il y a quand même un certain manque d'unité dans cette série de costumes approximatifs.

Mais très bon point aussi pour ce spectacle, au début un peu confus : la distribution est particulièrement homogène et soignée, et Catherine Marnas dirige bien ses comédiens dont la plupart ont déjà participé à ses précédents spectacles. Entre autres, Vincent Dissez (Lorenzo), Julien Duval (le Duc), Frank Manzoni (Philippe Strozzi), Bénédicte Simon, (la Marquise), Frédéric Constant (le cardinal Cibo). Et il y a de belles scènes, notamment entre Lorenzo et le Duc, entre le cardinal et la Marquise. Mais nombre de choses demanderaient à être revues. D'abord ces costumes assez disparates et un peu faciles, et un éclairage des plus approximatifs qui ne favorise en rien les acteurs qui restent souvent dans la pénombre. Et, pour une fois, des micros HF seraient les bienvenus, l'acoustique de cette salle est en effet particulièrement déficiente, on entend très mal les comédiens. Donc quand on entend mal, on comprend aussi mal le texte qui n'est déjà pas toujours très clair quand il a subi les inévitables coupes, et les deux lycéennes près de nous qui avouaient ne pas piger pas grand-chose à cette aventure historico-individuelle où la violence psychologique et érotique est un

THÉÂTRE DU BLOG – 12 OCTOBRE 2015

des ressorts de la pièce. Dommage ! Par exemple, on sent mal l'homosexualité de Lorenzo en filigrane de la pièce qu'Alfred de Musset lui-même avait déjà un peu gommé. Pourtant à l'acte III, il y a ces mots très clairs de Lorenzaccio : « pour devenir son ami, et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies ». Ce que sur quoi, Georges Lavaudant comme Jean-Pierre Vincent en 2000 avaient eux insisté; par exemple quand Alexandre mord Lorenzaccio au doigt, marque d'une alliance sanglante et sexuelle évidente. En fait, Alfred de Musset met l'accent sur ces relations érotiques entre ces personnages : « J'ai rencontré cette Louise la nuit dernière, au bal des Nasi, dit Julien Salviati, elle a, ma foi, une jolie jambe, et nous devons coucher ensemble au premier jour. » Même chose quand le cardinal essaye d'arracher des confidences à sa belle-sœur la marquise. « Un confesseur, lui dit-il, doit tout savoir qu'il peut tout diriger. » Et elle finit par craquer et avouer qu'elle a fait l'amour avec Alexandre: « Ah ! Pourquoi y a-t-il, dans tout cela, un aimant, un charme inexplicable qui m'attire ? »

C'est tout cet univers de relations érotique et politique qu'on aurait souhaité mieux entendre dans la mise en scène de Catherine Marnas qui est d'une grande honnêteté mais qui apparaît parfois un peu timorée malgré encore une fois une bonne direction d'acteurs. Il faudrait aussi qu'elle réussisse à donner d'urgence plus de rythme à l'ensemble, et qu'elle en élimine radicalement les longueurs et les chutes de rythme; le spectacle dépasse largement les deux heures annoncées, et l'attention du public se dissipe alors nettement sur la fin.

La salle Antoine Vitez, c'est vrai, même si elle rappelle celle du Théâtre national de Chaillot et malgré un beau plateau n'est pas, côté acoustique, un cadeau pour les comédiens ! En fait, tout se passe comme s'il y avait comme un léger décalage entre les intentions dramaturgiques de Catherine Marnas et ce qui se passe sur la scène. Mais bon, c'était la première de ce spectacle qui est donc encore brut de décoffrage, mais qui devrait se bonifier dans les autres salles où il passera.

Philippe du Vignal

Théâtre National de Bordeaux et d'Aquitaine jusqu'au 22 octobre.

T : 05 56 33 36 80.

Lorenzaccio, une pièce pour aujourd'hui

Par [patrick rodel](http://blogs.mediapart.fr/blog/patrick-rodel) - Mediapart.fr

Musset ? Qu'éveille encore ce nom dans la mémoire de nos contemporains ? Une figure du romantisme ? cheveux longs, teint pâle, yeux légèrement globuleux, barbe soigneusement taillée, une santé fragile, des amours malheureuses, une liaison avec George Sand qui se termine mal, à Venise ? Encore quelques vers("Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots"...), *Les Nuits* et des pièces au désespoir élégant, *On ne badine pas avec l'amour*, *Les caprices de Marianne*. *La Confession d'un enfant du siècle* ? mais qui la lit encore ? un beau livre pourtant.

Nombreux seraient ceux qui s'étonneraient qu'on puisse considérer Musset à l'égal d'un Shakespeare et penser que *Lorenzaccio* est la plus grande oeuvre dramatique du XIXème siècle. Catherine Marnas en est convaincue et elle donne, au Théâtre National Bordeaux Aquitaine qu'elle dirige, une mise en scène superbe de cette pièce réputée injouable, par Musset lui-même, avec ses 80 personnages, ses décors multiples. Marnas a réduit la voilure : 8 personnages (des acteurs Fregoli formidables, à l'image de Vincent Dissez brûlé par cette flamme intérieure qu'il doit dissimuler derrière sa veulerie apparente), un décor unique (un immense canapé garni de coussins, lieu des débauches et de l'assassinat ultime ; le rouge est la couleur dominante ; derrière un rideau de plastic, quelques silhouettes évoquent la foule) ; elle a réduit la voilure, mais non la force et la violence de ce texte.

L'intrigue est focalisée sur l'essentiel qui est de manière inextricable existentiel et politique. Comment se confronter au mal, qui n'est qu'une figure du pouvoir absolu, comment en explorer tous les abîmes sans s'y perdre totalement et oublier ce qui fut le but même de cette abjection : gagner à ce point la confiance d'Alexandre, ce boucher sadique qui gouverne Florence, en en partageant toutes les turpitudes, qu'il se défasse de cette cotte de mailles qui le rend presque invulnérable et qu'il périsse sous les coups que lui portera Lorenzaccio ? Seul confident de ce projet, Philippe Strozzi, image du sage aux mains pures et qui croit en la valeur du savoir, de la pensée, de l'humanisme - la scène entre lui et Lorenzaccio est un des sommets de la pièce - sombre dans le désespoir après la mort de sa fille et l'arrestation de son fils.

Mais ni le peuple ni les bourgeois florentins ne sont prêts à profiter de la mort du tyran pour restaurer la république. Leur silence de mort répond aux appels de Lorenzaccio. Ils n'ont rien de plus pressé que de se jeter dans les bras d'un nouveau tyran et de condamner Lorenzaccio à mort.

Que valent les hommes ? Et le sacrifice d'un seul d'entre eux suffit-il à les sauver ? La beauté, à Florence, le consumérisme dans notre monde actuel, ne sont destinés qu'à masquer l'abjection du pouvoir et la lâcheté des hommes. L'avertissement que Musset lance après l'échec de 1830 ne cesse de résonner à nos oreilles.

URL source: <http://blogs.mediapart.fr/blog/patrick-rodel/121015/lorenzaccio-une-piece-pour-aujourd'hui>

Vincent Dissez, un Lorenzaccio lunaire



Julien Duval et Vincent Dissez © Pierre GROSBOIS

Catherine Marnas bouscule les conventions du théâtre romantique avec cette version engagée du Lorenzaccio de Musset qu'elle transpose dans une Florence transgressive où l'on croise toutes sortes de créatures hybrides. Elle a trouvé en Vincent Dissez un Lorenzo flamboyant.

Le carnaval a été rude ! Florence se réveille avec un mal de tête carabiné. Les drag queens et les sœurs de la Perpétuelle Indulgence errent dans le crépuscule et sortent des back rooms éreintées. Lorenzo enlève son imperméable et arbore un T-Shirt où il est écrit « C'est vrai, et alors ? ». **On se gratte les yeux. Sommes-nous vraiment à Bordeaux, cité si paisible et bourgeoise ? Catherine Marnas bouscule le public du TNBA.** Elle nous cueille à froid. On est scotché par l'énergie débordante qui règne sur le plateau. C'est la bonne surprise du début du spectacle qui nous emmène dans cette Florence de la débauche où Lorenzaccio joue de la guitare électrique.

Mais revers de la médaille, **cette entrée en matière détonante brouille la suite de la représentation.** On est saisi, on reste en suspension, transporté par l'énergie, mais on a du mal ensuite à se raccrocher au texte de Musset. On cherche nos repères. On est totalement déconnecté et il faut un petit moment pour refaire surface.

Le miracle se produit dans les scènes cultes entre Philippe et Lorenzo où il est question de l'avenir de la République. Franck Manzoni et Vincent Dissez sont épatants. Alors ce Lorenzo, qui est-t-il ? Héros insouciant ? Homme perdu qui ne croit plus aux rêves ni à la liberté, qui doute de la République ? Il finira par accomplir son geste et par tuer le Duc. Le mignon devient meurtrier.

Dans une **scénographie qui allie les repères contemporains** – un rideau en lamelles de plastique recouvre toute la largeur de la scène et laisse entrevoir au loin le peuple de

Florence et les membres de la famille Strozzi- **à la rougeur éclatante des motifs de la Renaissance** dans un canapé XXL confortable, **Vincent Dissez est le nouveau Lorenzaccio. Ombrageux et combatif. Charmeur et magnétique.** Il fait couler le sang avec délicatesse et donne à la pièce un aspect lunaire totalement captivant.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

Catherine Marnas : « On est indigné, mais on est impuissant ! »



© Pierre Grosbois

Catherine Marnas, la directrice du TNBA monte Lorenzaccio de Musset avec Vincent Dissez dans le rôle titre. Elle place son spectacle dans une Florence dépravée où errent des créatures sorties de boîtes gay. La mise en scène décapante bouscule le Théâtre du Port de la Lune qu'elle dirige à Bordeaux depuis deux ans. Rencontre avec la metteuse en scène.

Pourquoi avoir placé tout le début de votre spectacle dans une Florence dépravée, hantée par les drag queens et les sœurs de la Perpétuelle Indulgence ?

Parce que les premiers de Lorenzo parlent de la débauche. Là elle est contemporaine. Musset parle de la débauche florentine du 16ème siècle alors on s'est permis de l'adapter !

Qui est selon vous Lorenzo ? Un vrai ou un faux héros ?

C'est drôle parce qu'à l'époque Musset écrit la pièce pour qu'elle soit lue et non représentée. Car selon lui son héros n'était pas assez positif. Or moi je pense que nous sommes tous des Lorenzo. Et aussi tous des Philippe. Est-ce que l'on peut croire en l'humanité ? Est-ce que l'on peut croire à la démocratie ?

Car dans cette pièce se construit une certaine idée de la démocratie

Oui mais elle rate. Et cela a été mon gros souci. Je n'arrête pas de faire de grandes professions de foi humanistes, je me disais que je faisais quelque chose de trop nihiliste. Mais non. Car il y a finalement beaucoup de rage dans ce romantisme qui se regarde le nombril. On est dans une époque où l'on est très informé du malheur du monde, on est indigné, mais on est impuissant. Et cela rend très malheureux.

La dominante dans la scénographie, c'est le rouge, le sang

SCENEWEB.FR – 11 OCTOBRE 2015

Je voulais qu'il reste des traces de l'opulence florentine avec des tentures, un canapé, et des choses hybrides comme avec ces rideaux en plastique de supermarché. Le rouge a gagné de plus en plus avec l'idée que le meurtre est là depuis le début. Il n'y a pas de suspens. Mais ce sont aussi les confettis de la fête qui laissent l'espace dans un état de décharge.

Propos recueillis par Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr



Lorenzaccio

Jusqu'au 22 octobre au Théâtre national Bordeaux-Aquitaine (TnBA), dans le cadre du Festival Novart

Florence, 1537, sous le règne du Duc Alexandre de Médicis. Tout est pourri à Florence, le pouvoir est corrompu, le tyran et sa cour ne respectent rien, ni l'Église, dont il est un représentant et qui ne se respecte pas elle-même (le Cardinal parle à sa belle-sœur comme une mère maquerelle), ni le peuple, ni les jeunes filles, même nobles, vite transformées en catins. Lorenzo, le cousin du Duc l'accompagne dans ses orgies et souvent les organise. Il a perdu son innocence, ses aspirations idéales, il ne croit plus à rien. Il est même prêt à tuer le Duc, tout en pensant que cela ne changera rien. Juste pour voir ?

Musset a écrit, sur une idée de Georges Sand, cette pièce alors qu'il n'avait que 23 ans, en 1833. Telle quelle, plus de 80 personnages et 36 changements de décor, elle est injouable. Catherine Marnas l'a resserrée et centrée sur Lorenzo, ce petit frère d'Hamlet. On peut trouver dans cette pièce, écrite après l'échec des journées révolutionnaires de 1830 et alors que la bourgeoisie s'est rapidement soumise à Louis Philippe, un écho de notre époque. On y voit une classe politique de plus en plus vulgaire et cynique, largement rejetée par une jeunesse qui ne peut plus croire en elle, une jeunesse qui s'exaspère devant l'immobilisme et la passivité des citoyens.

C'est cet aspect qu'a privilégié Catherine Marnas. Pas de décor évoquant les splendeurs florentines, mais une atmosphère crépusculaire avec un immense divan rouge, couleur du pouvoir, où le Duc se vautre et baise. La pièce baigne dans une ambiance de carnaval orgiaque, de sexualité débridée où la prostitution ronge les corps et les esprits : musique rock, corps déchaînés, pétards et confettis, duc déguisé en nonne, marquise en jarretelles et bas noirs. En fond de scène un rideau de lames de plastique souples cache ce qui ne doit pas être vu et laisse passer la voix du peuple, celle des opposants. Catherine Marnas, tout en respectant la langue de Musset, a resserré la pièce autour d'une douzaine de personnages joués par huit acteurs, le Duc et Lorenzo bien sûr, mais aussi la Marquise qui veut croire que l'amour peut changer le tyran, Tebaldeo qui préfère se réfugier dans l'art, Pierre qui se lance dans l'action sans réfléchir. Elle a mis au centre Philippe, l'humaniste, qui espère toujours que la culture et le savoir peuvent changer les choses, qui reproche à Lorenzo de mépriser les hommes à quoi Lorenzo répond : « Je ne les méprise point, je les connais. Je suis persuadé qu'il y en a très peu de méchants, beaucoup de lâches et un grand nombre d'indifférents ». Comme tout change pour que rien ne change, c'est le même acteur qui incarne Alexandre de Médicis et son successeur Côme de Médicis.

Tous les acteurs sont bons avec une mention spéciale pour Vincent Dissez, qui campe un Lorenzo capable d'alterner danse déchaînée et gravité comme il alterne la perversion cynique et le regret de l'idéal perdu.

Comme le dit Alexandre Péraud, maître de conférences en littérature française à l'Université de Bordeaux : « Cette pièce est moins une pièce universelle, qu'elle ne parle à notre époque de notre époque ». Merci à Catherine Marnas de nous l'avoir fait redécouvrir.

Micheline Rousselet le 11 oct 2015

Mardi et vendredi à 20h30, mercredi et jeudi à 19h30, samedi à 19h

TnBA, Théâtre du Port de la Lune

Place Renaudel, Bordeaux

En tournée ensuite avec entre autres Marseille, Bourges, Angoulême, Périgueux, Brive.

Du fauteuil de Musset au canapé XXL du TnBA : résurrection de Lorenzaccio

Un Lorenzaccio déchiré très fin-de-siècle projeté dans les limbes du troisième millénaire

Lorenzaccio, ce drame à lire seul « dans un fauteuil » - écrit en 1833 en pleine dépression post-révolutionnaire par l'auteur de *La Confession d'un enfant du siècle* alors qu'il avait renoncé au public du théâtre ; qui aurait pu supporter quatre-vingts personnages et trente-six changements de décor ? - se retrouve aujourd'hui projeté dans le canapé XXL mis sur scène et en scène par Catherine Marnas. Dans une adaptation et une scénographie résolument contemporaines, avec une action resserrée autour du personnage-titre (huit acteurs pour une douzaine de rôles), la belle langue chaloupée d'Alfred de Musset s'en vient à côtoyer la musique rock la plus débridée : la directrice du Théâtre national Bordeaux Aquitaine a en effet totalement misé sur la charge présente de ce texte, dont l'action à l'origine était située à Florence en 1537.

Etayé par une analyse pertinente des similitudes entre la période de Louis Philippe (où, une fois n'est pas coutume, les révolutionnaires de 1830 s'étaient vu confisquer le bénéfice de leurs luttes par la bourgeoisie) et la nôtre (où les espoirs portés par le peuple de gauche en une démocratie plus juste semblent se réduire comme peau de chagrin), le pari tout en apparaissant fort intéressant pouvait laisser perplexe quant au mélange des genres, tant les meilleures intentions ne suffisent pas « pour faire théâtre ».

Eh bien, pour sa deuxième création depuis son arrivée en Aquitaine en janvier 2014 (*Lignes de Faille* de Nancy Huston, en octobre de l'an dernier), Catherine Marnas peut se réjouir que son pari ait sans conteste fait mouche. En effet, à la différence de Lorenzo qui lui, après avoir jeté « la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'Alexandre », en est réduit au constat amer de l'échec de son acte, sa « pièce » à elle est tombée du bon côté...

Ironie du jeu (théâtral), au-delà de « l'échec » de son personnage, Vincent Dissez par les fulgurances de ses interprétations, où en lui démon et ange disputent l'un à l'autre la préséance, participe de beaucoup à cette réussite. Il est juste en tous points dans l'incarnation de ce « lendemain d'orgie ambulante qui sourit quelquefois » sans avoir « la force de rire » mais qui avant de devenir ce « modèle titré de la débauche florentine » se souvient avoir « aimé les fleurs, les prairies et les sonnets de Pétrarque ». L'ambivalence de Lorenzo, moqué en Lorenzaccio, ou encore en Lorenzaccia par tous ceux, quelle qu'en soit la condition, qui ne voient en lui que la pâleur et la débauche qu'il affiche comme on brandit un masque pour mieux se dissimuler, est portée par le comédien à sa quintessence : de rock star débauchée, partageant et se vantant dans les turpitudes du Duc, il peut l'instant d'après laisser percer sous le vêtement du vice qui lui colle à la peau les élans généreux de ses amours premières mises à nu ou encore sa vulnérabilité attendrissante.

Sur le plateau jonché des fleurs rouges d'un carnaval qui vient de s'achever, le petit jour se lève sur une ville encore chaude des miasmes des orgies. La musique rock se déverse en flots électriques, tel un oxymore voulant souligner que cette avant-scène vouée à la fête ne peut masquer la luxure entraperçue derrière le rideau de lames translucides (comme celles des réserves d'un supermarché, lieu de ce que l'on veut « cacher » au public) séparant de l'arrière plateau où une jeune fille d'à peine quinze ans est livrée par Lorenzo lui-même à la concupiscence du Duc, maître absolu de Florence. Un gigantesque canapé rouge monté sur roulettes (celui de l'immense lupanar que serait le monde ?) trône là et deviendra, au gré des évolutions, le lieu des ébats du Duc et de ses conquêtes, le lieu de son pouvoir ou celui

emprunté par Lorenzo, ou encore la chambre de la propre sœur de Lorenzo que ce dernier dit vouloir donner au Duc pour mieux lui tendre un piège mortel.

Les costumes, pour mieux « circuler » aussi dans ce temps hors temps, sont hybrides : des tenues actuelles voisinent avec des perruques et robes renaissance. Servant le propos de Catherine Marnas, ces propositions costumières et de décor sont là pour faire résonner l'écho entre les trois époques mêlées inextricablement dans les mêmes problématiques de corruption et de violence faite aux plus faibles. En effet la Renaissance cruelle, l'époque romantique fin-de-siècle et la rage qu'elle suscite, la nôtre époque, violente et livrée au désenchantement de la perte des illusions émancipatrices, comportent de fortes similitudes qui font de *Lorenzaccio*, une pièce terriblement actuelle.

Si l'on se mettait à oublier l'effet du pouvoir de corruption sur l'esprit des hommes et sur la servitude volontaire qui en résulte, Lorenzo est là pour nous réveiller de nos illusions, lui qui a perdu ses rêves : « Quand j'ai commencé à jouer mon rôle de Brutus, l'humanité souleva sa robe et me montra, comme à un adepte digne d'elle, sa monstrueuse nudité. » La scène remarquable où, confronté à l'idéalisme naïf de Philippe Strozzi, ce patriarche républicain « pur », Lorenzo énonce de manière prémonitoire sa sentence sans appel sur l'indifférence-lâcheté des hommes, résonne cruellement dans notre actualité où le peuple de gauche reste bien sage, bien passif, face à la violence affichée de l'état bourgeois, prompt à « s'indigner » d'une chemise déchirée qui oblitère dans la conscience collective la violence générée par des dirigeants de trusts dénués de toute humanité : « Je te fais une gageure. Je vais tuer Alexandre ; une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur terre... Je te gage que ni eux ni le peuple ne feront rien. »

La rage radicale de Lorenzo est salutaire, vitale ; c'est elle qui le fait agir loin des lamentations ou agitations vaines des Strozzi père et fils. En effet s'il a pris « dans un but sublime, une route hideuse », si bien vite le vêtement du vice lui a collé à la peau, et s'il serait prêt maintenant à corrompre jusqu'à sa mère, c'est pour atteindre son but : s'approcher du Duc, Alexandre de Médicis, pour, après lui avoir dérobé sa cotte de mailles, lui trouer la peau avec son stylet et libérer ainsi Florence des griffes de ce tyran débauché qui use et abuse impudemment de son pouvoir pour mettre les femmes dans son lit, pour corrompre, exiler et massacrer tous ceux qui s'opposent à ses moindres caprices. Son malheur à Lorenzo, c'est que si cet acte ultime est le seul qui puisse encore le relier à ses idéaux passés, il arrive trop tard : entre temps il a perdu la foi en les capacités des hommes à se libérer du joug des tyrans. Alors, confronté à un non-sens, il commettra quand même son acte en se livrant ensuite, désarmé, au peuple ingrat.

Conclusion désastreuse de ce désir de libération porté par le « héros » romantique radical qui ne rencontre, après sa déchéance, que l'échec et la mort ? Que nous dit la scène finale - fort réussie dans sa mise en jeu et sa scénographie - de cet échec ?... On assiste à l'intronisation du nouveau maître de Florence, « élu » à l'unanimité, le duc de Côme de Médicis, clone du premier assassiné, qui dans un déluge de paillettes bling bling et de sons électriques s'enflamme pour vanter les valeurs de justice et d'humanité... A ses côtés le Cardinal Cibo, petit sourire satisfait aux lèvres, éminence grise cynique, qui depuis le début manipule les uns et les autres dans l'intention de satisfaire sa foi... en ses intérêts ici-bas.

Alors pérennisation de l'échec de toute révolte ? Ou au contraire révolte suscitée par le cynisme absolu des puissants qui triomphent de manière profondément inique et rendent cet

INFERNO – 9 OCTOBRE 2015

échec impossible à supporter, viscéralement intolérable ?... Le miroir qui nous est tendu par la mise en jeu de cette pièce hors temps, c'est à nous de nous en saisir, ou pas... Ce que l'on peut dire, c'est que cette création de Catherine Marnas au TnBA, création qui s'inscrit dans le cadre du festival Novart 2015, a soulevé la foule réunie dans la Grande Salle Vitez lors de cette première. Quant à parler d'insurrection générale, c'est un autre programme...

Yves Kafka

FRANCE3 BORDEAUX MÉTROPOLE – 7 OCTOBRE 2015

<http://france3-regions.francetvinfo.fr/aquitaine/emissions/jt-local-1920-bordeaux-metropole>



THÉÂTRE / NOVART

Lorenzaccio l'indigné

« C'est quoi rentrer dans la vie aujourd'hui ? Confronter son idéal au réel ? Dans "Lorenzaccio" de Musset, il y a tout un tas de questions qui me passionnent, et j'ai envie qu'elles ne restent pas théoriques », déclare Catherine Marnas, directrice du TNBA et metteur en scène de cette adaptation de l'œuvre de Musset, qui fut rarement montée. Programmée dans le cadre de Novart, la pièce ouvre la saison du TNBA et donne le ton de la programmation du centre dramatique national. « Musset a fait appel aux Médicis pour parler de Louis-Philippe, nous, nous parlons de notre époque, les choses se répètent ». Et les indignés d'aujourd'hui ne sont pas sans rappeler ceux des siècles précédents. Le Lorenzo de Musset en était un. Et ce n'était pas un caprice.

« Lorenzaccio », à partir de ce soir et jusqu'au jeudi 22 octobre, salle Vitez au TNBA à Bordeaux. Mardi et vendredi à 20 h 30. Mercredi et jeudi à 19 h 30. Et le samedi à 19 h. Tarifs: 10 à 25 €. Renseignements et réservations au 05 56 33 36 80 ou sur www.tnba.org. PHOTO STÉPHANE LARTIGUE

Culture | Bordeaux: entre rage et désinvolture, un Lorenzaccio punk ouvre la saison du TnBA

Après Lignes de faille en 2014, Catherine Marnas ouvrira cette année la saison du TnBA avec une adaptation de Lorenzaccio d'Alfred de Musset. A voir du 7 au 22 octobre.



Lorenzaccio d'Alfred de Musset, une référence littéraire et culturelle évidente qui fait de cette pièce écrite en 1834 ce qu'il est coutume d'appeler un « grand classique », ces grands textes littéraires souvent synonymes d'une époque, d'un cadre, restant parfois résolument ancré dans un passé et une langue qui vont de pair avec cette expression de « grand classique ». Du 7 au 22 octobre prochain, la langue de Musset du 19e siècle racontera un Lorenzaccio du 21e siècle, la Florence du 16e siècle côtoiera un vent contemporain de rock et de rage, une « hybridation qui s'est imposée à moi tant ce texte fait entendre des choses d'aujourd'hui » explique Catherine Marnas. Un grand classique donc, mais pas seulement...

Lorenzaccio ou le romantisme électriqueLe romantisme, une notion très souvent associée, et parfois limitée, à la mélancolie et la solitude, thèmes chers à Lamartine ou à Chateaubriand. Chez Musset, le tourbillon romantique s'exprime bien sûr aussi dans cette idée d'isolement et de tourment, mais pas uniquement. La colère, la rage et l'inquiétude sont autant de traits romantiques particulièrement inscrits dans *Lorenzaccio*, une grille de lecture qui n'a pas échappé à Catherine Marnas qui voit dans les romantiques du 19e "l'équivalent des punks". Quelques jours avant la première de son adaptation de la célèbre pièce de Musset ce mercredi 7 octobre, la directrice du TnBA évoque son travail autour de *Lorenzaccio*, "une version plutôt philosophique et politique où des enjeux d'aujourd'hui se posent à l'instar de la place de l'argent et du pouvoir dans la société ou la question de l'écologie; la seule distance évidente dans cette adaptation, c'est la langue de Musset, j'ai opéré des coupes dans le texte, mais la langue demeure".

Désinvolture et angélisme sur fond de musique rock L'hybridation, voici donc l'un des mots clés de cette ouverture de saison au TnBA: des costumes où la Florence du 16e siècle existe en même temps que l'époque contemporaine, entre Renaissance et modernité, des parenthèses musicales où plusieurs morceaux rock résonneront au même titre que de la

AQUI ! / 6 OCTOBRE 2015

musique religieuse. Côté texte et intrigue, là où Musset mettait en place, ou plutôt en pages (Lorenzaccio n'ayant jamais été montée du vivant de son auteur) quatre-vingts personnages, trente-six changements de décor et plusieurs intrigues parallèles, Marnas a fait le choix d'un texte resserré pour huit comédiens, de coupes qui recentrent l'action autour du personnage de Lorenzo, personnage oscillant ici entre "désinvolture et angélisme, comme une métaphore de notre inquiétude". Sur scène, les "fidèles" de C.Marnas comme Julien Duval, Franck Manzoni et Bénédicte Simon côtoieront deux anciens élèves de l'ESTBA, Zoé Gauchet et Yacine Sif El Islam. Parallèlement à la pièce, deux expositions seront à voir, celle de Jean-Pierre Vergier, *Peintures noires* au Tn'Bar et, dans le hall de la Grande Salle Vitez, *Lorenzaccio* du photographe Pierre Grosbois qui collabore avec Catherine Marnas depuis une vingtaine d'années.

Lorenzaccio, mise en scène de Catherine Marnas, au TnBA du 7 au 22 octobre, Grande Salle Vitez, durée estimée 2 heures, plus de renseignements sur <http://www.tnba.org/>



Par Lise Gallitre

Crédit Photo : Julien Roques

Direct Matin

GRATUIT - N°2320 LUNDI 5 OCTOBRE 2015

www.bordeaux7.com

Bordeaux7

THÉÂTRE

« Lorenzaccio » ou
Musset toujours
d'actualité **p.5**



© S. LARTIGUE / SUD OUEST

TNBA

MUSSET, CET ENGAGÉ

Le romantique du XIX^e siècle n'était pas que fleur bleue, il était aussi engagé. La preuve avec le « Lorenzaccio » de Musset donné par Catherine Marnas en son TnBA dès mercredi pour Novart. Une pièce qui résonne encore avec notre époque, de même qu'elle usait des luttes intestines de la Florence du Cinquecento pour mieux étriller les moeurs de son époque, celle de la Monarchie de Juillet sous Louis-Philippe, après l'échec de la révolution des Trois Glorieuses. « La période "louis-philipparde" était une période de réaction, une période où les banquiers rentraient dans l'État, annonçant l'avènement de la finance toute puissante », note Catherine Marnas pour mieux souligner le parallèle avec notre monde d'aujourd'hui.

« J'ai choisi d'en faire une version philosophique et, surtout, politique », poursuit la directrice du TnBA. Car cette oeuvre, rarement adaptée et pour cause, se prête particulièrement à ce type de choix de mise

en scène : plus qu'une simple pièce, il s'agit de ce qu'Alfred de Musset appelait « Un Spectacle dans un fauteuil », une pièce à lire chez soi car, avec ses intrigues croisées, ses 36 décors et 80 personnages, la monter tient de la gageure. Pour relever le défi, Marnas l'a raccourcie d'un bon tiers (sans toucher à la langue flamboyante de l'auteur, qu'on se rassure), et resserrée sur Lorenzo le dégoûté de cette Florence corrompue, celui qu'il cherchera à assassiner Alexandre de Médicis – son tyran de cousin –, et six autres comédiens.

En toile de fond d'une scène épurée à l'extrême, un rideau translucide derrière lequel bruisse la rumeur du monde. De ce qu'on a pu en voir, le rythme est enlevé, le texte rehaussé par le jeu des fidèles de la metteure en scène dans leurs costumes contemporains. Et, oui, Lorenzo a bien la « rage », pour reprendre Marnas, la rage du héros romantique. •

Sébastien Le Jeune

Du 7 au 22 (sauf dimanche et lundi), 12-25€ (17€ avec le pass Novart). novartbordeaux.com et tnba.org



© STEPHANE LARTIGUE / SUD OUEST

Hormis des clins d'oeil à la Florence de 1537, décors et costumes sont ceux d'aujourd'hui.

Lorenzaccio passe au rouge

Festival Novart.

À Bordeaux, Catherine Marnas ouvre la saison du TNBA avec un Musset resserré et politique

SERGE LATAPY

Plutôt abonnée aux auteurs contemporains—comme Nancy Huston et ses « Lignes de faille » présentées l'an dernier—, Catherine Marnas surprend en proposant sa version de « Lorenzaccio », drame historique du très romantique Alfred de Musset. Sa création ouvre la saison du TNBA, qu'elle dirige depuis bientôt deux ans, et est de fait rattachée au festival Novart, qui anime cette année la nuit d'octobre.

On ne l'attendait pas là, mais la metteuse en scène signe à deux mains : si elle a ressuscité ce célèbre inconnu, c'est d'abord parce qu'elle est convaincue que cette histoire de tyrannicide écrite en 1834 sonne très contemporain, « comme un écho poétique, philosophique et politique » à notre présent désenchanté, dit-elle.

Avec cette tragédie Renaissance, Musset parlait surtout de son époque, louis-philipparde, bourgeoise et réactionnaire. La Révolution était loin, celle de 1830 accouchait d'une monarchie mollassonne, les ban-

quiers régnaient et une société de jeunes gens pressés—Musset, Hugo, Stendhal—désespérait. « Le romantisme, ce n'est pas seulement Chateaubriand. C'est une génération en crise, en colère, l'équivalent des punks : no future », s'amuse Catherine Marnas.

Le personnage imaginé par le jeune Alfred est un peu tout cela : l'impatient, celui qui choisit d'accélérer l'histoire sur un coup de dés, en tuant son cousin le duc Alexandre. Lorenzo (le vertueux)/Lorenzaccio (le débauché) est un agent double, rappelle Marnas. Double de Musset, cynique et idéaliste. Double d'Alexandre, le tyran dépravé. Ou de Strozzi, le républicain vertueux.

« Lorenzo a plongé, il a vu les hommes tels qu'ils sont. Il se pose les mêmes questions que nous aujourd'hui. Comment ne pas perdre ses idéaux ? Comment vivre, entre nihilisme et humanisme ? Mais il s'est trop compromis. À force de porter le masque, il ne sait plus qui il est. Là aussi, ça parle : nous dénonçons un monde dont nous sommes aussi les complices. »

Du fauteuil au canapé

« Lorenzaccio » est aussi réputé impossible à monter. Musset a conçu cette superproduction (80 personnages, 40 tableaux) comme un « théâtre dans un fauteuil », adressé à sa maîtresse George Sand et à l'imagination du lecteur. Elle autorise tou-

Répétition de « Lorenzaccio » : un espace ouvert, dans une ambiance de fête des fous.

PHOTO STÉPHANE LARTIGUE/« SUD OUEST »



7-23
oct.

tes les audaces. « On a coupé un bon tiers du texte, gardé la langue mais évacué des personnages, allégé la structure. Ça donne un aspect shakespearien, un souffle : Lorenzaccio ressemble à Hamlet. »

L'action est resserrée autour de huit acteurs, dont des fidèles de Catherine Marnas (Franck Manzoni, Bénédicte Simon, Julien Duval). Les scènes de foule parviennent en off, comme la rumeur du monde. Un espace vide, une estrade, un grand canapé. Au sol, les restes d'un carnaval, évocation d'une « fête des fous », de la prostitution des corps et des âmes. Le rouge domine, couleur du meurtre, de la révolution et des bords.

Le duc en costard et Lorenzo jouent de l'air guitar sur un tube de Van Halen. « Dans les costumes et le décor, on a choisi l'hybridation, des métaphores, évocations de la Florence du XVI^e. » Frédéric Dissez campe un Lorenzo sombre et physique. « Le romantisme, ce n'est pas la main sur le front. C'est le corps en action, la révolte. »

« Indignés et impuissants »

Reste le texte. On ne badine pas avec Musset : il faut se coller le sentiment, l'émotion. Jusqu'à quel point ? « La langue est exotique, c'est une première distance. Le jeu permet de l'appivoiser. Mais je ne voulais pas d'un drame de salon. Il y a des ins-

tants forts, qu'il faut jouer. » « Lorenzaccio » s'inscrirait bien dans ce que prône la directrice du TNBA : l'expérience d'un théâtre « généreux et populaire », vecteur d'une « pensée en action ». Ici, elle se montre pessimiste. Le martyre de Lorenzo renvoie chacun à sa condition d'« indigné impuissant ». Ce qui n'empêche pas l'optimisme de la volonté, une fois qu'on s'est levé du fauteuil de Musset.

« Lorenzaccio ». De mercredi 7 à jeudi 22 (mardi et vendredi, 20 h 30 ; mercredi et jeudi, 19 h 30 ; samedi 19 heures), au TNBA. 9-25 €. 05 56 33 36 80. www.tnba.org **Novart.** Jusqu'à vendredi 23 octobre. www.novartbordeaux.com

« Lorenzaccio », comme un drame d'aujourd'hui

La pièce de Musset sera jouée mardi 1^{er} et mercredi 2 décembre.



Vincent Dissez sera Lorenzo de Médicis. © Photo Archives « So »

Grand classique, « Lorenzaccio » ? Pas forcément. Catherine Marnas, directrice du Théâtre national Bordeaux en Aquitaine (TnBA), porte un regard contemporain sur le drame de Musset. La pièce qui sera créée le 7 octobre, sera présentée au Théâtre de Périgueux, mardi 1^{er} et mercredi 2 décembre à 20 h 30.

Dans la Florence du XVI^e siècle, elle met en scène Lorenzo de Médicis, jeune homme débauché, qui tue le tyran, le duc Alexandre. Mais il reste hanté par la perte de ses idéaux d'autrefois. « Lorenzo cristallise nos tensions : désirs d'angélisme, de sauvetage, de l'humanité et en même temps dandy cynique, nonchalant, blasé », fait remarquer Catherine Marnas.

Elle réunit huit acteurs, avec Vincent Dissez dans le rôle de Lorenzo. Resserrant le texte, elle privilégie le dynamisme et le rythme du spectacle.



RÉGION / BORDEAUX, TNBA
DE ALFRED DE MUSSET / MÉS CATHERINE MARNAS

LORENZACCIO

Catherine Marnas porte à la scène le drame de Musset et fait entendre aujourd'hui ses enjeux politiques et philosophiques. Lorenzo, métaphore de notre inquiétude...



© Adréani

Catherine Marnas porte à la scène *Lorenzaccio*.

« Je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer blanc », c'est cette phrase qui me revient en mémoire régulièrement quand je pense à *Lorenzaccio* ; Lorenzo après son geste meurtrier crache à Philippe tout le désespoir, le mal être, l'amertume d'une génération ». Si Catherine Marnas a décidé de mettre en scène *Lorenzaccio*, c'est parce que Florence en 1537, minée par un pouvoir infondé et corrompu et par une inertie désabusée, évoque et les échecs de l'époque louis-philipparde et notre crise et le sentiment d'impuissance plombant qui l'accompagne. C'est pour lutter contre une rage et un immobilisme aigris qu'en humaniste convaincue, elle déploie ce drame. « Ce qui m'intéresse chez Lorenzo, c'est que c'est un impatient plutôt qu'un nihiliste complet. Il en a assez de l'immobilité » confie-t-elle*. Rapprochant Lorenzo d'Hamlet, son frère et modèle en indignation, elle resserre l'action autour d'une douzaine de personnages et de huit acteurs, et à travers un montage vif et rythmé, réactive les enjeux poétiques, philosophiques et politiques de la pièce. Avec Vincent Dissez dans le rôle-titre. **A. Santi**

* Lire notre entretien *La Terrasse* n°235

TnBA-Théâtre du Port de la Lune, place Renaudel, 33000 Bordeaux. Du 7 au 22 octobre 2015. Dans le cadre du Festival Novart. Tél. 05 56 33 36 80.

ÉVÉNEMENT

NOVART, DERNIÈRE !

30 spectacles dont 10 créations ne tiendront jamais dans une seule page. Tour d'horizon des axes forts du festival des arts de la scène, dont la 12^e et dernière édition démarre samedi et dure jusqu'au 23 octobre.

N'AYEZ PAS LES BOULES !

Avec Sylvie Violan aux manettes pour cette édition et le futur nouveau grand festival de remplacement, Novart se veut plus populaire que jamais. Emblématique, le « RedBall Project » de Kurt Perschke vient glisser sa grosse boule rouge gonflable dans les hauts-lieux de la ville – passé par les plus grandes villes du monde, c'est une vraie machine à selfies. Le festival proposera aussi plusieurs spectacles gratuits, en plein air ou non (sur le parking de la Base sous-marine, au Molière, à Lormont), et plein de petits à-côtés et animations dans son QG baptisé « La Voiture qui tombe », piloté par l'équipe Chahuts dans l'ancien marché Victor-Hugo. L'ouverture se veut festive en diable samedi soir.



PLEIN LES YEUX

Du cirque à Novart ? Eh oui, c'est la bonne surprise que nous a réservée Bègles avec la venue du NoFit State Circus et son « Bianco » tour de force aussi physique que visuel (en haut à dr.). Et pour en prendre plein les mirettes, on peut aussi compter sur le théâtre avec la vie de caravane du « Dinamo » de la Cie argentine Timbre4 au TnBA (en haut à g.) ; la danse, avec le « Pneuma » de Carolyn Carlson au Grand-Théâtre (en bas à g.), les « Dancing Grandmothers » de la Coréenne Euh-Me Ahn au Carré (à dr.) ou encore les enfants dansants de « Rauw » à Pessac ; ou les arts au sens large avec Jodorowsky qui sera là en personne au CAPC.



MIROIR MON BEAU MIROIR

L'indéniable avec Novart, ça a toujours été son côté laboratoire de nouveaux rapports au public, de nouveaux modes de représentation. Le Glob Théâtre fait bonne figure en la matière cette année, avec les lectures en bulles de ses « Paysages Nomades » (nouvelle formule) à retrouver un peu partout dans l'agglomération, ou « A Game Of You » (ci-dessus), spectacle en trompe-l'œil pour un seul spectateur ! Étonnants aussi, le « NoShow » québécois où on choisit le prix de son billet (aux Colonnes, photo de Une) ou les 5 (!) Banquets littéraires à la Manuf Atlantique.

VIVE LA CRISE !

Une comédie musicale sur un monde en crise ? L'insaisissable Yan Duyvendak ose avec « Sound of Music » au Carré (ci-dessous), symbole de cette dernière édition de Novart résolument engagée. De la violence politique enchaînée dans les vers de Musset dans le « Lorenzaccio » mis en scène par Catherine Mamas au TnBA, aux ravages de l'homme dans l'écosystème avec le dernier Michel Schweitzer « Primitifs », via l'interminable conflit israélo-palestinien dans le regard et les pas du chorégraphe israélien Zachary Zaides (à dr., les deux derniers jouent au Cuvier d'Artigues)... **• SLJ**



Nouveau, le pass Novart : 3-8€ en moins par spectacle dès 3 spectacles. novart-bordeaux.com

© de g. à dr. et de haut en bas : SEBASTIAN ARPESELLA / RICHARD DAVENPORT / SIGRID COLOMYES / JO SANG / REDBALL PROJECT / ELIES VAN RENTERGHEM / SEBASTIEN MONACHON / JEAN COUTURIER

LA GRANDE RADIO - 28 SEPTEMBRE 2015

>>> À propos de Lorenzaccio écouter la radio [ici](#)



Vivre en Gironde

Lorenzaccio, « métaphore de notre inquiétude »

L'opéra de Bordeaux et le TnBA font leur rentrée officielle, avec deux drames prenant pour toile de fond l'Europe du XVI^e siècle. Pour Catherine Marnas, la pièce de Musset, *Lorenzaccio*, offre un troublant miroir avec notre époque.

L'opéra de Verdi, *Don Carlo*, inaugure bien la saison lyrique de l'Opéra de Bordeaux, mais sans la venue d'Alain Lombard qui devait en assurer la direction musicale. Souffrant, l'ex-directeur de l'Orchestre National de Bordeaux (limogé en 1995 par Alain Juppé) sera ainsi remplacé par Paul Daniel pour deux représentations, et par son assistant Pierre Dumousaud pour les deux autres. Autre désistement de dernière minute, celui de Carlo Ventre, qui avait interprété Otello, un autre personnage de Verdi, il y a deux ans à Bordeaux. Le rôle-titre sera ainsi joué par Leonardo Caimi. La mise en scène, elle, reste signée Charles Roubaud qui a récemment triomphé aux Chorégies d'Orange avec un séduisant Trouvère campé par Roberto Alagna.

Si la salle de l'Auditorium entraînera le spectateur dans l'Espagne du XVI^e siècle, celle du TnBA offrira un

léger déplacement spatial dans l'Italie de la même époque, pour un *Lorenzaccio* mis en scène par Catherine Marnas. La directrice de la maison bordelaise apprécie de toute évidence les défis. Après son adaptation de *Lignes de faille*, le volumineux roman de Nancy Houston, qu'elle avait fait jouer en ouverture de saison dernière (4h30 de représentation !), la voici qui s'attelle à la célèbre pièce de Musset réputée « irreprésentable ». Pourquoi *Lorenzaccio* échapperait-elle au cadre théâtral ? Parce qu'elle compte quatre-vingt personnages, trente-six changements de décor et qu'elle noue plusieurs intrigues parallèles, ce qui en fait une hydre monstrueuse au regard de l'esthétique classique, et un véritable casse-tête pour un metteur en scène contemporain.

Musset l'avait d'ailleurs écrite pour être lue. Elle est,



Un Lorenzaccio tatoué version Catherine Marnas.

Ph DR

selon ses propres termes, « un spectacle dans un fauteuil ». Ce qui ne veut pas dire que ce drame historique n'aura pas été adapté à la scène. La première aura ainsi lieu, de façon posthume, au théâtre de la Renaissance en 1896, dans une version en cinq actes, avec la fameuse Sarah Bernhardt dans le rôle-titre. S'ensuivront de multiples mises en scène, dont celle de

Jean Vilar en 1952 au Palais des papes d'Avignon, et tout récemment, celle de Michel Belletante. « Rien n'est possible à représenter réellement donc tout est possible, explique Catherine Marnas. Lors de la mise en scène d'une pièce, j'ai souvent peur d'être freinée par des 'scrupules', peur aussi de ne pas rendre compte de toutes les nuances du texte, de le tirer vers

nelles. L'adaptation me libère de ces contraintes puisqu'elle m'oblige d'emblée à des solutions scéniques non prévues par l'auteur. »

L'action, qui se déroule à Florence en 1537 sous le règne d'un cardinal machiavélique, Alexandre de Médicis, semble bien loin, a priori, du monde d'aujourd'hui. A priori seulement, car le personnage de Lorenzo cristallise une jeunesse déçue, cynique et désenchantée dont il n'est pas interdit de percevoir des échos bien contemporains. Un jeu d'échos redoublé par le fait que Musset avait, lui aussi, transposé ses questionnements romantiques et son « mal du siècle » dans l'Italie du XVI^e siècle pour parler plus librement du dégoût que lui inspirait le règne de Louis-Philippe : « Maintenant, le règne des banquiers va commencer », aurait dit, réjoui, le très libéral Laffitte en conduisant le duc d'Orléans à l'Hôtel de

Ville... « Oui, précise Catherine Marnas, il y a des similitudes troublantes entre l'époque Louis-philipparde et la nôtre. Lorenzo, en qui je vois une métaphore de notre inquiétude, veut provoquer l'avenir, le mettre au défi car il ne supporte plus l'attente, l'immobilisme, les compromissions et les renoncements. Beaucoup d'entre nous sont dans cette position : agir va-t-il servir à quelque chose ? » Pour Lorenzo, la réponse est claire. Non, agir ne sert à rien, car les nobles idéaux n'animent qu'une infime poignée d'individus. À Philippe, qui lui reproche de mépriser les hommes, Lorenzo répond ainsi : « Je ne les méprise pas, je les connais. Je suis persuadé qu'il y en a très peu de méchants, beaucoup de lâches, et un grand nombre d'indifférents. »

Frédéric LACOSTE

Don Carlo, jusqu'au 2 octobre dans la salle Dutilleul de l'Auditorium Lorenzaccio, du 7 au 22 octobre dans la Grande salle Vitez du TNBA



Murs et plancher du futur « Don Carlo » sont peints en beige. Mais pas n'importe quel beige... PHOTOS GUILLAUME BONNAUD

Des décors faits maison

BACALAN Les ateliers décors de l'Opéra de Bordeaux mettent la dernière main aux décors de « Don Carlo » et de « Lorenzaccio » qui ouvriront la saison, à l'Auditorium et au TNBA

6d7bc57f59c0d60ed2d24804490845bc2160923761a6593



CATHERINE DARFAY

c.darfay@sudouest.fr

« **D**on Carlo » Verdi, ce sera à partir du 24 septembre, à l'Auditorium pour l'ouverture de la saison lyrique, sous la direction d'Alain Lombard. Les décors sont déjà prêts, ou presque. À première vue, ça a l'air simple: le plancher et les murs beiges serviront de support aux vidéos voulues par la mise en scène de Charles Roubaud.

Sauf que, dans les ateliers décor de l'Opéra de Bordeaux à Bacalan, on pratique les métiers d'art, pas la peinture au kilomètre. D'ailleurs, le beige n'est pas si beige que ça. « Le choix de la couleur a donné lieu à plusieurs échantillons pour que tout le monde soit bien d'accord, explique Yves Jaouen, le directeur technique. Il faut aussi que les joints soient invisibles pour éviter l'effet "couture" sur les images qui seront projetées. »

Le tout en tenant compte du fait

que l'Auditorium n'est pas équipé pour des changements de décors tous azimuts et qu'il faut tout livrer en pièces détachées pour passer les portes.

De Verdi à Musset

Bref, trois semaines de fabrication millimétrée. Pour la douzaine de personnes qui travaillent dans les ateliers de Bacalan, les vacances, ce n'est pas tout à fait pour tout de suite. Il faut encore terminer le canapé de « Lorenzaccio », la pièce de Musset qui fera, elle, à partir du 7 octobre, l'ouverture de la saison du TNBA dans une mise en scène de Catherine Marnas et une scénographie de Cécile Lena. Un monument, ce canapé. Rouge, avec des coussins également faits maison.

Rien à voir avec les combines politiques de la Renaissance florentine qu'affronte le héros romantique ? Voire. Catherine Marnas a choisi de transposer et de resserrer

l'action à une époque plus contemporaine ponctuée d'éléments baroques.

« Il a fallu trouver une astuce, logée juste sous le siège, pour que les déplacements se fassent tout seuls ou presque »

Habiller un meuble de velours n'est pas un souci pour les ateliers de l'Opéra, qui disposent de métiers aussi uniques que serrurier pour les parties métalliques ou voilier pour les toiles peintes. Sauf que le canapé monumental doit aussi bouger en scène. Il a fallu trouver une astuce, logée juste sous le siège, pour que les déplacements se fassent tout seuls ou presque. Un truc magique, digne des mécanismes qui font couler l'hémoglo-

bine en cas de meurtre en scène et que dévoile l'exposition « Plus que parfaits », en cours tout l'été au Grand-Théâtre et à laquelle les ateliers ont évidemment participé.

La collaboration avec le TNBA pour « Lorenzaccio » est une première. En attendant de retrouver... Catherine Marnas pour les décors de « Simon Boccanegra » (toujours Verdi !) programmé en janvier au Grand-Théâtre, Yves Jaouen s'en réjouit. Question d'ouverture. Question de survie, aussi, le (coûteux) modèle économique de l'opéra étant remis en question au fil des crises. « Nous avons ici des savoir-faire uniques qu'il s'agit de transmettre, estime le directeur technique. Surtout si l'on réfléchit à l'échelle de la future grande région, avec Poitiers qui n'a pas d'opéra et Limoges qui ne dispose que d'un petit atelier. Il va nous falloir collaborer de plus en plus les uns avec les autres et c'est bien comme ça. »



Le canapé rouge de « Lorenzaccio » avec Yves Jaouen au fond

6d7bc57f59c0d60ed2d24804f90845bc2160923761a6593



CATHERINE MARNAS OUVRE LA SAISON DU TNBA AVEC LORENZACCIO (7-22 OCT)

7-22 oct : Lorenzaccio / Catherine Marnas

Documents presse à télécharger **Dossier de presse** : dpresse-tnba-lorenzaccio-catherine-marnas.pdf (692 kB)



Dans le cadre du festival Novart 2015

Lorenzaccio

Ouverture de la saison 2015/2016

Texte Alfred de Musset

Mise en scène Catherine Marnas

mer 7 au jeu 22 octobre 2015

mar, ven > 20h30 / mer, jeu > 19h30 / sam > 19h

TnBA – Grande salle Vitez / Durée estimée 2h

L'auteur a 23 ans. Il se nomme Alfred de Musset et mène une vie dissolue dans les bras d'une maîtresse qui empeste le cigare et se fait appeler George. Sa pièce, *Lorenzaccio*, écrite en 1833, compte quatre-vingt personnages, trente-six changements de décor et noue plusieurs intrigues parallèles. Un défi à l'égard des conventions théâtrales mais qu'importe ! Il nommera cela « *Un spectacle dans un fauteuil* », c'est-à-dire une pièce à lire chez soi.

– **Philippe** : *Tu aurais défié les hommes, si tu ne les méprisais.*

– **Lorenzo** : *Je ne les méprise point, je les connais. Je suis persuadé qu'il y en a très peu de méchants, beaucoup de lâches, et un grand nombre d'indifférents.*

L'action se déroule à Florence en 1537, sous le règne d'un Cardinal machiavélique, Alexandre de Médicis. Musset dépeint un pouvoir violent et amoral, une corruption généralisée et dénonce une impuissance révolutionnaire analogue à celle qui fut révélée par les journées révolutionnaires de juillet 1830 où la

www.espacedatapresse.com

Pays : France

Dynamisme : 48



Page 2/2

[Visualiser l'article](#)

bourgeoisie française se soumit bien vite à Louis-Philippe. Pour libérer la cité du tyran, un jeune homme, Lorenzo, tout à la fois magnifique, tourmenté, intrépide et fragile, capable de se vautrer avec délices dans les pires turpitudes tout en conservant une âme innocente et emplie d'idéal, projette de tuer Alexandre. Son geste ne fera qu'éclairer la lâcheté des grandes familles républicaines qui dénoncent l'injustice mais se révèlent incapables, le jour venu, de faire face à leur devoir. « *Je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer blanc* » : cette réflexion acerbe et douloureuse de Lorenzo sur l'inanité de toute action politique résonne singulièrement aujourd'hui. Jeunesse déçue, désenchantement des citoyens, crise économique, monde politique vulgaire et cynique, tendances réactionnaires...

Catherine Marnas voit en *Lorenzaccio* un écho poétique, philosophique et politique sur notre monde d'aujourd'hui. Dans sa mise en scène, pas de tableaux luxuriants de la Renaissance italienne, pas de décors monumentaux ni d'abondance de personnages, mais **un texte plus resserré pour huit comédiens** rendant l'intrigue plus nerveuse, rapprochant ainsi Lorenzo de son frère shakespearien, Hamlet.

Très cordialement.

--

Canal Com - Service de presse **associé**

Dossiers/communiqués/visuels : www.canal-com.eu



25, rue barreyre 33300 Bordeaux

Tel : 05.56.79.70.53 / Mail : agence@canal-com.eu

